

CE QUI REPOSE DANS L'OUBLI

un rêve éveillé autour du *Livre de l'oubli*

« L'écriture est la vue de l'invisible. »

Lorsque je lis Bernard Noël, je fais l'expérience d'une torpeur éveillée, d'un état de semi-conscience qui peut rappeler l'engourdissement provoqué par la consommation d'alcool ou la perte de connaissance. « Perdre connaissance », quelle expression étrange ! Les livres de Bernard Noël me perdent effectivement à toute connaissance, détachent mon maigre savoir. Ils rappellent cette part d'inconnu qui nous meut, nous empêche et nous propulse tout à la fois vers le méconnu, lequel ne coïncidera jamais tout à fait avec l'éphémère connu. La bibliothèque vacille, le réel se trouble, les repères s'effacent sans disparaître tout à fait, et ce avec d'autant plus de tranchant que la lecture des ouvrages de Bernard Noël exige une forme de concentration et de patience extrêmes. La fascination puise en moi. Je ne sais pas encore ce qui se consume et se dépense, ce qui passe de moi vers le Livre — Il m'appelle —, ni ce que le Livre me donne sans que j'en aie conscience — Il me prend. Infraconscience et confiance. Il s'agit d'épouser le Livre par le regard, par l'ouïe et par le toucher : coïncider avec son rythme, tenter de saisir son architecture adossée au vide, entendre les ruptures qu'il met en œuvre, s'accorder à ses plages muettes. « Épanchement du songe dans la vie réelle », notait Gérard de Nerval... Je rêve dans le Livre et le Livre rêve en moi. Rêve, livre, oubli, inconnance.

« L'écriture laisse aux ombres leur ombre. »

Cette lecture me conduit droit à une catastrophe : un événement sur le point d'advenir qui va faire basculer un savoir, une impression et une représentation préalables. Je suis prise dans une langue-courant qui pense à partir de l'évidence contrariée des mots : elle m'emporte et m'arrache au temps social, professionnel et familial, me soustrait du poids des souvenirs, me détourne d'un présent voué à l'utile et à l'action. Je rentre dans une durée faite présence qui est mouvement intempestif. Ce mouvement se prolonge en un espace mobile, l'extérieur visitant l'intérieur, l'intime appelant l'extime. Cet espace révèle progressivement un lieu que découvre une scène. Celle-ci ne cesse de *devenir* sous mon regard brûlant et brûlé. Force de frappe et d'attention, force attentive. Je suis happée, prise, saisie. C'est un rapt sensuel et mental. Une visitation. Je colle au Livre jusqu'à sentir le malaise qui l'a fait naître, l'attente qui l'a porté, l'inoubliable qui l'a ému. J'entends, je sens, je perçois la passivité douloureuse et jouissive qui précède et accompagne son écriture. Je comprends — je prends avec et en moi — aussi parfois, très

progressivement, la contestation, la remise en cause que cette écriture déclenche. Elle offre des moments de vérité comme autant d'éclats hypnotiques qui suspendent la lecture. Quand le Livre se referme ces fulgurances s'évanouissent et creusent une nouvelle attente, entament un suspens. Je ressens une nostalgie immense et désespérée qu'un prochain Livre, peut-être, pansera.

« Chaque livre est au fond une réserve d'oubli. »

Le Livre de l'oubli regroupe des notes écrites en 1979. Peut-être *Oublié* quelques années, il est toutefois édité en 1985 avec des gravures d'Olivier Debré aux éditions André Dimanche. Puis le seul texte est republié en 2002 chez P.O.L. L'oubli comme masse, matière, chantier : un trésor innommé et songeur à partir duquel naît tout Livre à venir. Ce livre-ci est un art poétique et une aventure qui déroulent et dévoilent ce dépôt de sens, d'images, de mots et de scènes nourrissant toute transcription. Livre humble et magnifique qui pose et pense librement les vertus de l'oubli contre la pesanteur mémorielle et passéiste. Je voudrais être capable de fréquenter et de connaître les livres de Bernard Noël jusqu'à les oublier. Ce qui signifierait : les porter en moi comme on porte un enfant silencieux qui parle avec et en son corps en mon corps de mon corps et du corps de l'espèce.

« Les mots n'ont pas de lieu, ils n'appartiennent pas. Le texte n'est pas les mots, bien qu'il n'y ait pas de texte sans mots. »

Cet art de l'oubli n'est pas systématiquement approché et encore moins donné dans ces pages qui déroulent quelques moments de son histoire. Le temps de ce livre, grâce à ce livre, le fardeau de la mémoire piégée peut toutefois laisser place à une forme de grâce lente et fléchée. Présence et latence de l'oubli, obscure et nécessaire, impersonnelle, par laquelle chacun s'abandonne au nom d'autrui. La mémoire des bibliothèques, les archives, les procès, le savoir institutionnalisé cèdent devant la puissance mutique et immanente de l'oubli que les mots du poète travaillent jusqu'à donner le sentiment d'une certitude et d'une justesse, d'un tact qui touche aux éclats de vérité — des éclats qui blessent et qui fracturent, mais qui ouvrent également en nous de quoi accueillir l'impensé, le retrait, la fuite. Tout livre trouverait en l'oubli la force et la volonté d'accompagner la venue du sens, qui jamais n'évacue l'insensé.

« Qu'est-ce que l'oubli ? Ce qui, hors de moi, rejette continuellement la mort. »

Comment extraire l'oubli du livre, comment citer ce *Livre de l'oubli* qui surgit et naît de et par l'oubli ? L'oubli nourrit intégralement. Mon histoire, et l'Histoire, et l'immémorial passé s'y perdent — et pourtant ce n'est pas le

silence, ni le vide, ni l'absence, et encore moins le manque qui défient nos mémoires trouées. Dans ce livre qui lui est dédié je trouve de l'Histoire (des réflexions sur cet art de la mémoire vers lequel Bernard Noël se tourne si souvent), de la phénoménologie (avec des descriptions minutieuses de ce qu'oublier fait à la chair, à la vue et aux sens), de la politique (le basculement de la mémoire vers le devoir de mémoire est pressenti), de la poétique. Oui, le Livre glisse de l'oubli vers la poésie : celle-ci méconnaît la fiction et la narration, la psychologie et le caractère, la prose continue et articulée, la chronologie et le décor. Ces notes éparses, constituées d'hypothèses, de vers, de maximes, de dialogues, dessinent un arc fléché qui mène d'une réflexion de l'oubli — l'oubli réfléchit et nous réfléchit — à un art poétique — nous sommes faits des mots qui nous défont. L'oubli détend la mémoire et tend (à) l'écriture. Son visible, pourtant, n'est jamais totalitaire ni définitif.

« L'oubli est l'immortel. »

Au matin je contemple l'oubli depuis mon sommeil. Je le regarde attentivement, le considère par la pensée à peine éveillée, par le songe qui ne m'a pas encore dépossédée. Il sera un espace-temps augural, temporalité cadrée ni carrée ni fermée ni fini par laquelle j'interpréterai les présages de la nuit. L'oubli des livres, l'oubli des nuits, l'oubli de l'oubli, l'oubli du corps-esprit. C'est de tout cela qu'il est question quand l'œil, la main et la bouche percent la solitude matinale. Je contemple ce livre jusque dans les combles qui l'assurent. L'annote, fixe ses blancs, mémorise ses vertiges : ne plus voir ni distinguer ce que le jour doit à la nuit, extraire du corps du livre, qui devient un peu mon corps, la douceur de l'oublié. Le noir se fond dans le blanc, les signes se noient dans la lumière, les phénomènes scintillent pour mieux se dérober. La profondeur s'ouvre et gagne la surface. Des lettres d'ombre murmurent un texte que je lis que je vois qui m'engouffre qui m'excrie.

« L'oubli fait partie du vivant, mais nous ne le vivons pas, et c'est justement en cela qu'il est l'oubli. »

Vers le sens de l'oubli, excéder le langage et la mémoire, convenir avec soi-même d'une langue qui ne préserve plus rien, qui ose tout, et qui dépose l'astre dans le caillou. Une lune intérieure donne la lumière pensive du souvenir reconstruit. Elle est l'interlocutrice d'un dialogue intime qui conduit vers une langue encore indéterminée et proscrite. Je rôde auprès de fantômes et apprends à laisser venir ce que la matière des mots veut discerner de l'oubli du moi. Le « devenir noir » diffracte livres et corps. La défaillance des formes, des images et des paroles fait du corps-livre une respiration tissée. Le noir devenu pose un doigt sur les bouches qui en d'autres temps ne cessent jamais de répéter l'échec et l'impuissance. Je ne veux pas interrompre l'écriture de l'oubli dont la voix fend notre respiration. À mesure qu'on l'entend, le jour vient lentement découvrir la peau.

« Dans l'oubli, il y a la mort de la mort. »

Le temps se mobilise, il revient, il doit reprendre. L'oubli, présent au langage, a laissé faire le corps de la langue toute la durée du sommeil. Les chairs sont prises, enlisées dans les rêves objectifs. L'oubli, lui, désobjectivise. Il est une matière chaos que la lune a ciselée et qu'elle introduit dans nos machines vivantes. La journée après l'oubli maintiendra les choses dans la forme des syntaxes. Le soir on leur choisira des noms. Au crépuscule le subjectif épousera l'objectif. C'est le corps de la nuit qui baptise l'oubli, comme l'attention figure en Livre les songes.

« Quel que soit notre appel, il n'y a que l'immédiat qui vient, et il marche sur l'oubli. »

Votre oubli, cher Bernard Noël, a mobilisé les sciences silencieuses de nos vies. Un cimetière désert rencontre un autre grand cimetière abandonné. Le chien noir les traverse. Et votre Livre se fait en nous comme l'oubli défie nos mémoires figées. La nouvelle qualité d'un silence dit ce qui n'a pas de mesure. Votre retrait d'après le Livre décline les articulations en feu. J'ai peur de l'illisible mais il faut accepter l'indécidable, travailler le sens par l'oubli, désinterpréter, choisir l'incart interne, déchiffrer les excès dans la mobilité des formes qui émancipent les souvenirs.

« La mémoire ne mène pas loin ; l'oubli mène au plus loin, vers un là-bas qui est aussi ce qui vient. »

Votre Livre continue de dépenser nos oublis, toujours plus infidèles. Et il dépose en nous le refus des consolations opiacées. Le contraire de la mémoire surgit et libère les mots des mirages mémoriels. Que l'oubli, don d'une présence au-delà, soit désormais notre vœu et notre désir.

Anne Malaprade

Toutes les citations sont extraites de l'ouvrage *Le Livre de l'oubli* (P.O.L, 2002).